

XYZ. La revue de la nouvelle

La quête

Daniel Pigeon



Numéro 69, printemps 2002

Des récits impudiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3976ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pigeon, D. (2002). La quête. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 47–48.

La quête

Daniel Pigeon

Haletant, secoué encore par les derniers soubresauts de ma jouissance, je te regarde comme je n'ai jamais osé le faire auparavant. Dans mes bras, à cet instant, tu deviens un être sans nom, un être de chair, de plaisir et de sensations interdites.

Je me retire de tes profondeurs et, devant ton immobilité, je constate que la foudre de l'orgasme s'est abattue sans merci sur toi. Peut-être avons-nous enfin réussi, nous sommes allés plus loin cette fois, oui, plus loin au-dedans de nous-mêmes, guidés par cette intensité qui nous a enfin été consentie.

Ce jeu est dangereux. Cette recherche du plaisir n'a pas de fin ; un gouffre, un abîme dans lequel nous disparaissions, perdant nos points de repère, nos timides censures, fuyant notre raison, prêts à tout pour d'autres délices, d'autres dévoiements de notre chair.

Du bout des doigts, j'insiste un peu en te pinçant un mamelon, en effleurant ton sexe. Tu ne réagis pas tant le paroxysme encore vibrant te laisse sans défense, sans force ni âme, telle une dangereuse apnée.

À mesure que mon sang se calme, la même question ressurgit. Avons-nous enfin trouvé, à cette heure, demain, et encore, jusqu'à nous perdre l'un l'autre en nous-mêmes ?

Nous le savons pourtant, notre appétit est inextricablement lié au risque et à l'interdit. Avons-nous maintenant tout essayé ? Sommes-nous à bout de souffle, parcourons-nous les derniers espaces du désir, à nous précipiter, les yeux grand ouverts, dans les tranchées creusées pour tromper notre félicité ?

Loin de nous nos coups d'œil pervers qui nous excitaient encore alors que tes orteils fouillaient inlassablement mon intimité sous la nappe. Évanouis les picotements à l'abdomen et cette chaleur au bas du ventre sur les banquettes des voitures de train ou de métro. Envolée la force herculéenne qui me permettait de te soulever et de te chevaucher debout dans les abribus, sur un quelconque quai d'embarquement. Éteint notre désir que l'on nous voie à tout prix, que

l'on sache, que l'on prenne plaisir à épier notre extase, ce policier, ces deux adolescents, cette femme aussi, tu te souviens, elle était, comment dire, égarée par sa propre fureur. Disparus. Inanimés. Inaccessibles désormais ces lieux aujourd'hui familiers. Sans intérêt maintenant ces accessoires risibles, ces pinces à mamelons, ces godemichés démesurés, ces anneaux de cuir ou de métal, le goût de notre sève, le chien ou l'amant de la voisine, les amphétamines, les lotions, les huiles et les crèmes de toutes sortes, les cassettes vidéo, revues et photos, sans oublier les quelques courts métrages à la caméra cachée de nos aventures extra, pour ne pas dire multi-conjugales.

Terminé que cela : nous cherchons encore. Éperdus, affolés, maladifs que nous sommes, nous cherchons, cherchons un moment, un regard de l'intérieur, un espace à violer sauvagement, l'atteinte, la transcendance, la plénitude.

Gainsbourg l'a dit : « L'amour physique est sans issue. » Où poursuivre alors ? Comment poursuivre ? Et pourquoi ?

C'est cet entêtement charnel qui s'empare de nous et nous soulève, quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse ; il nous séquestre, comme nous l'avons fait de cette victime que nous n'avons pas réussi à sacrifier — peut-être y aurions-nous trouvé un plaisir indescriptible —, il nous séquestre, oui, à notre insu, nous emprisonne, pieds et poings liés, et nous nous transformons en torches vives, inextinguibles, affamées, étrangères.

Nous sommes désespérés de désir redoutable : que ferons-nous après ? Nos corps suffiront-ils à la tâche devant notre recherche effrénée ? Nos corps ne sont-ils pas, en fait, l'obstacle ultime ?

Je ne sais plus.

Je sais cependant qu'à ce moment précis ma verge se gonfle alors que je te regarde autrement, ton bras, tes cuisses charnues, tes épaules disloquées, ton abdomen invitant, ton visage bleui et ton cou encore prisonnier de ce nœud coulant.

Nous sommes condamnés à errer, à chercher, à débusquer l'incandescent. Peut-être l'as-tu enfin trouvé.

Ton corps refroidit.

Je sais le battement de mon sang.

Je te désire.